

plorait les bureaux ; ils se réfugièrent enfin au Palais d'Hiver, occupé par mille junkers et par un bataillon de femmes terrifiées ; on avait convoqué ces héroïnes sur la place du Palais, sous prétexte de les passer en revue, et voilà qu'au lieu d'exécuter une belle manœuvre, elles tombaient, les malheureuses, dans une méchante affaire...

Le Congrès devait s'ouvrir dans la journée : le *quorum* était atteint depuis longtemps. Cependant, la séance ne s'ouvrait pas encore : les bolchéviks voulaient d'abord en finir avec le Gouvernement Provisoire et mettre ainsi le Congrès devant un acte irréparable.

La question était particulièrement grave pour nous, socialistes-révolutionnaires de gauche. Malgré d'énormes difficultés intérieures, le parti gardait encore, officiellement, son unité ; nous ne présentions qu'une seule fraction au Congrès. Dans la mesure où l'opinion des masses du parti tendait vers la gauche et dépassait l'esprit des chefs, immobilisé sur les souvenirs de février, nous avions confusément l'espérance d'entraîner la fraction et par conséquent d'arracher le parti *tout entier* au Comité Central pour le redresser et l'élever à la hauteur de la révolution.

\*\*

J'assumai la présidence de ma fraction vers le milieu de la journée ; occupé de ce qui se passait « en ville », je n'avais pu gagner plus tôt l'Institut Smolny. Par sa composition, la fraction ne laissait rien à désirer : l'extrême droite, — « les gens de Zenzinov », n'étaient pas plus de quinze ; l'écrasante majorité des délégués se prononçait nettement pour nous ; les « centristes » hésitaient ; les groupes « nationaux » du socialisme-révolutionnaire, — « la Serpe » israélite et les Lettons, — se rangeaient résolument à gauche. On faisait évidemment mauvaise mine au Comité Central du parti.

Le Comité Central lui-même sentait que les circonstances ne lui étaient pas favorables. Il n'accepta pas, par conséquent, la bataille sur la question essentielle, savoir : sur l'attitude du parti devant le coup d'Etat ; on pourrait même avancer qu'il reconnut tacitement le fait accompli et fit seulement porter le poids de la discussion sur la composition du futur gouvernement central : nous exigeons que ce gouvernement fût homogène, c'est-à-dire qu'il se composât exclusivement de *socialistes* ; le Comité Central nous opposait des raisons en faveur de la sempiternelle « coalition de février », raison qu'il était bien étrange d'entendre en ces nouvelles circonstances, même pour des partisans de « la rue Galernaïa ». Mais les hommes du Comité Central défendirent mollement leur point de vue : on sentait qu'ils ne comptaient plus du tout sur la fraction dans son ensemble et qu'ils cherchaient délibérément une scission. Cependant, jusqu'au soir, je gardai l'espoir de retenir à nos côtés la fraction entière : il y avait trop d'affolement parmi nos adversaires, les objections que balbutiaient les représentants de la droite et du centre étaient vraiment trop pitoyables !

Dans la soirée, je dus m'absenter pour une heure : lorsque je revins à Smolny, la droite et la gauche tenaient déjà leurs séances dans des chambres séparées. Ironie du sort ! — la fraction de la droite (de la droite désormais officielle) était présidée par Phillipovsky avec qui nous avions partagé les alarmes de la première nuit révolutionnaire.

\*\*

A 10 heures 45 du soir, dans la grande salle des fêtes, toute blanche de la lumière des lustres énormes, alourdis par les années, dans la salle bondée jusqu'au

vertige de connaissances et d'inconnus, le Congrès s'ouvrit enfin : il n'y avait plus aucune raison de différer. L'attitude des fractions était maintenant définie : on savait que les partis socialistes de droite, ne formant qu'une insignifiante minorité, quitteraient le Congrès, indépendamment du programme et de la tactique que celui-ci pourrait adopter. D'autre part, les « opérations militaires » en ville touchaient à leur terme : on avait découvert le Gouvernement Provisoire dans le Palais d'Hiver qui était cerné et sous les fenêtres duquel se tenait déjà « l'Aurore », navire bolchéviste. Les canons de la forteresse Pierre-et-Paul, après avoir longtemps refusé de servir, étaient enfin pointés vers les murs où s'ensevelissait le régime de Kérensky... L'affaire devait être réglée d'une minute à l'autre... Ce n'étaient pas les femmes du « bataillon d'élite » qui repousseraient l'assaut que donnaient déjà, couverts par le feu des mitrailleuses et des fusils, Podvoïsky et Antonov...

La séance fut ouverte par le menchévik Dann, du droit d'ancienneté ; il parlait au nom de l'ex-Comité Exécutif Central de toute la Russie. Dans ce discours d'ouverture, on entendit nettement l'écho de l'oraison funèbre qu'il avait prononcée la veille, à la séance « d'adieux » du palais de Tauride :

« Le moment n'est pas aux discours politiques... Ceux de nos camarades qui siègent au Palais d'Hiver sont bombardés... »

Dans cette voix, on sentait une stupide résignation à la fatalité. En dépit de la gravité des circonstances, des rires fusèrent de toutes parts, se propagèrent sur les bancs, montèrent en joyeuses étincelles autour des colonnes. En effet : dès le premier mot de Dann, on s'était figuré, là-bas, dans le Palais d'Hiver, cette nichée d'hommes pâles, blêmes jusqu'au bout de leurs manchettes, les Kichkine et les Téreschenko, sur les canapés dorés des anciens appartement impériaux, se serrant les uns contre les autres, cillant des paupières... Sous la garde... d'un bataillon de femmes ! C'était drôle... et laid...

— Je propose de procéder à l'élection du bureau...

Avanessov s'avance, une feuille de papier à la main :

« Lénine... Zinoviev... Kaménev... Lounatcharsky... Kolontai... Spiridonova... Mstislavsky... »

Sous le grondement sourd du canon de Pierre-et-Paul, je me lève avec les membres du nouveau bureau, je monte sur l'estrade, faite de grosses planches non rabotees qui plient sous les hommes qui s'y pressent... Et aussitôt, comme sur une roche exposée aux lames écumantes, une vague de force, de joie, de victoire, nous enveloppe, un tourbillon monte jusqu'à nous, le vacarme des cris, le clapotement des mains, l'orageuse allégresse de la salle.

Kaménev remplace Dann à la présidence. Kaménev aussi paraît joyeux et comme endimanché, bien qu'il porte, comme toujours, l'invariable veston que nous lui voyons depuis des mois, usé et lustré aux coutures.

Ordre du jour :

« L'organisation du pouvoir.

« La guerre et la paix.

« L'Assemblée Constituante ».

— Pas d'objections ?

On entend encore un grondement sourd, lointain qui fait crisser des dents le « bundiste » Abramovitch : il se trémousse derrière la tribune, torturé, dirait-on, par une intolérable névralgie faciale.

...Des objections ? Quelles objections ?...